

(X<sup>e</sup> ANNÉE.)

N<sup>o</sup> XXV. — TOME XX.

193

5 MAI 1831.



# Petit Courrier des Dames,

*Journal des Modes.*

## M O D E S .

ELLES paraissent si jolies toutes ces jeunes femmes qui se promènent sous la première verdure, elles semblent parées d'une fraîcheur si douce et si nouvelle, qu'elles feraient comprendre les idylles à la Deshoulières et les pastorales de Florian, si on osait encore aujourd'hui comprendre les charmes des champs émaillés de fleurs, ou les simples vertus des bergères. Mais depuis que nous avons laissé loin de nous les épitres à Chloé, et les ruisseaux qui murmurent, depuis que le PROGRÈS a pénétré jusque dans les plus délicates émotions du cœur, et que les femmes ont senti qu'elles pouvaient s'élever à d'autres mérites qu'à celui des sensibleries ou des mignardises de boudoir, elles dédaignent autant les mari-vaudages du discours que les séductions des *paniers* du XVII<sup>e</sup> siècle. Les



usages, le maintien, la toilette, tout porte l'empreinte d'une révolution qui devait extraire de la société cette routine de formes, d'idées, de préjugés, qu'on avait assignée aux femmes comme un cercle qu'elles ne pouvaient dépasser. Pour elles alors, la condition des succès était quelque beauté, des talens d'agrémens, une coquetterie adroitement dirigée. Cela suffisait aux charmes du tête-à-tête. C'était déjà mieux que les intrigues des ruelles, les transports musqués des Scudéri, mais ce n'était point assez pour les hommes de notre époque, ce n'était point assez pour les femmes auxquelles des capacités développées par l'éducation pouvaient donner droit à un rôle plus digne, plus brillant dans le monde. On comprit qu'il était encore un degré à franchir pour la gloire de notre sexe; les sciences les plus sévères, l'exercice de la pensée, le tact raisonné des incidens de la vie, devinrent les élémens fondamentaux de nos plus célèbres institutions. Ce fut dans cet instant que celle de M<sup>me</sup> Morin s'éleva sur des bases si neuves et si complètement perfectionnées, qu'elle prit place au premier rang des plus hautes réputations, et fait aujourd'hui reconnaître ses élèves dans les cercles les plus distingués de la société. De-là on sortait femme remarquable pour le monde, femme essentielle pour sa famille, on sortait telle qu'on exige que nous soyons toutes aujourd'hui. Affranchies de ces niaiseries qu'on nous enseignait comme les vieilles nourrices enseignent aux enfans un idiot jargon au lieu de leur apprendre à parler; non moins délicates de sensations, plus fortes de pensées, de jugement, d'observations, et s'il faut le dire, plus dignes des hommes qui s'avancent aujourd'hui, à si grands pas, vers une supériorité qui honore tous les sentimens qu'ils nous inspirent, et nous font même trouver quelque orgueil à reconnaître la suprématie qu'ils savent toujours se conserver sur nous.

De cette nouvelle impulsion de notre éducation, devaient naître les changemens que nous apercevons dans les manières de salon. Aujourd'hui une femme y arrive, non point avec la mise que commande la mode, mais avec celle qui lui plaît, qui lui sied, parce que chacun peut faire, peut choisir sa mode, et que là aussi on ne veut plus de tyrannie. Anaïs est charmante avec cette écharpe bleue qui entoure trois fois sa poitrine, et ces larges manches qui jouent autour de ses bras, et ce voile de blonde qui jette un si doux reflet sur ses traits. Corinne n'est pas moins jolie avec sa parure et ses cheveux, la fraîche nudité de ses épaules, l'indiscrete transparence de la dentelle qui borde son jupon. L'une et l'autre sans doute ont compris ce qui leur allait bien, et n'ont point con-



sulté Herbault ou Victorine. Qu'on ne me demande point au milieu de cette fête la couleur à la mode, car j'y vois du vert et du lilas, du bleu et du rose; j'y vois autant de nuances que les femmes ont de caprices, et sur tous les jeunes fronts la fleur, la plume, le diamant, indiquent que le goût est le premier arbitre et le seul régulateur de l'élégance d'aujourd'hui.

— Presque tous les costumes confectionnés cette semaine ont été destinés à des bals ou soirées dansantes; car, dans chaque société, la fête du Roi est devenue un ralliement pour le plaisir, et cette circonstance a pu compter autant de fêtes que de familles. Les toilettes ont en général été assez simples; beaucoup de crêpe et de gaze sans garniture, autre qu'un bouquet attaché sur un côté au-dessus du genou; des fleurs dans les cheveux, des fleurs à la ceinture de la robe, un bouquet de fleurs à la main, des fleurs enfin partout, des fleurs comme on les aime, comme on les prodigue aux jours de joie et d'espérance. Reste-t-il une mode à décrire lorsqu'on comprend que tout devait être grâce et fraîcheur bien plus que nouveauté; et ne pouvons-nous pardonner aux ciseaux de nos artistes de se reposer quelques instans, lorsqu'ils ont tant de nouvelles exigences à satisfaire tous les jours?





## Madrid.

La ville de Madrid, dont l'étendue ne dépasse pas la grandeur de notre faubourg Saint-Germain, est située sur un plateau légèrement incliné à l'ouest, et aussi nu qu'un désert d'Arabie. Lorsqu'on l'aperçoit de loin, les nombreuses aiguilles des clochers de ses églises et de ses couvens, qui ne manquent pas d'analogie avec les minarets tures, lui donnent l'air d'une ville orientale. La plus grande propreté règne dans les rues, qui sont fréquentées par une singulière variété de capucins et de moines de toute barbe et de toute couleur. Les boutiques, rares et sombres, ne présentent pas la richesse et la variété des magasins de Paris et de Londres; mais, sous quelques rapports, elles offrent des particularités remarquables. Nulle part on ne saurait trouver de plus curieux assortimens d'éventails, de voiles et de peignes; la variété des formes et la richesse de la matière sont poussées, pour cette dernière branche d'industrie, jusqu'à un point incroyable.

Les couvens, qui sont en grand nombre, n'ont rien de triste et de sévère; l'architecture en est généralement simple et gracieuse, et les façades extérieures sont peintes en vert ou en rose tendre, comme des kiosques de Smyrne ou de Constantinople. Là végète une population de moines franciscains, dominicains, bernardins, augustins, chartreux, carmes, et autres, qui se nourrissent d'aumônes, ou qui gaspillent dévotement des revenus énormes, tandis qu'auprès d'eux la population meurt de faim. Plusieurs communautés se font même remarquer par le luxe, et je puis dire par la magnificence de leur costume: on voit des religieux qui portent des soutanes de casimir blanc d'une grande finesse et d'une ampleur extraordinaire; d'autres, enveloppés d'un vaste froc de couleur noire, se font remarquer par la richesse de leurs chaussures et la finesse de leurs chapeaux. La foule se range à leur approche, et leur cède le pas: ce sont les véritables seigneurs de la contrée, et l'on s'aperçoit facilement à leur allure qu'ils y règnent en conquérans.

Tous les soirs, quand vient l'heure de l'*Angelus*, une foule considé-

Boule  
Capote  
Redingote





*Petit Courrier des Dames.*

*Boulevard des Italiens N.º 2 près le passage de l'Opéra  
Capote en gros de Naples des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Seuriot rue Monsigny N.º 2.  
Redingote de gros de Naples à petits quadrilles façon de M<sup>me</sup> Etienne rue S<sup>t</sup> Honoré N.º 46.*







nable se réunit à la *Puerta del Sol*, qui présente alors un spectacle intéressant : soldats, moines, porteurs d'eau, travailleurs et désœuvrés de toute espèce sont confondus sur ce carrefour célèbre, situé au centre de Madrid, et ils s'y tiennent immobiles pendant des heures entières, enveloppés dans leurs manteaux. Aux différentes époques orageuses qui se sont succédé en Espagne depuis le commencement du dix-neuvième siècle, cette place a été le théâtre des fureurs ou des réjouissances de la multitude : on y venait causer politique, on y échangeait des idées, maintenant on y vient digérer, quand on a eu l'avantage de dîner ; ce qui n'est pas aussi commun à Madrid que bien des gens pourraient le croire.

Tous les travaux sont interrompus dans la ville, entre une heure et trois heures : c'est le moment du repos et de la *siesta*, c'est-à-dire de l'engourdissement auquel s'abandonnent chaque jour les personnes *comme il faut*. Les bureaux des administrations sont fermés, et toutes les affaires suspendues, même chez les particuliers. On n'entend plus alors que la voix des porteurs d'eau qui crient dans le silence, et qui, seuls, marchent dans la solitude de la ville.

Les femmes ne sortent jamais sans être affublées de l'inévitable *mantilla*, espèce de voile noir horriblement lugubre, qui leur couvre la tête, les épaules et les bras, et qui répand beaucoup de monotonie sur leur costume déjà très-monotone. Tout porte, en un mot, l'empreinte profonde du monachisme dans cette capitale ; ce n'est pas la cour qui donne le ton, c'est l'église. Trente-sept couvens de moines, et vingt-huit communautés de femmes composent la représentation municipale, qui est inamovible, indissoluble, et qui distribue la soupe aux descendants de Fernand-Cortez, avec autant d'orgueil que les empereurs romains faisaient donner leur pitance aux successeurs des Fabius et des Scipions.

La promenade du *Prado* ne manque pas d'analogie avec le boulevard de Gand, à Paris. C'est une longue et large allée, ombragée d'arbres, dont l'existence, entièrement artificielle, est due à un arrosage presque perpétuel. Là, tous les soirs, quand la fraîcheur succède aux ardeurs étouffantes du jour, les élégans et les petites maîtresses de la capitale viennent promener leur inutile oisiveté. Au premier abord, la physionomie singulière de ces réunions surprend et déconcerte l'étranger, habitué au respect sévère des bienséances, qui distingue surtout les habitans du nord. Les femmes se promènent seules, deux à deux, trois



à trois, selon que le hasard les réunit ou les sépare ; rarement on remarque parmi elles un cavalier chargé de les protéger ou de partager leur conversation. On dirait que l'éventail, qu'elles ne quittent jamais, leur sert à la fois de compagnie, de protection et de contenance. Leur costume, s'il n'était pas écrasé par la *mantilla*, qu'on peut considérer comme la livrée monacale, ne manquerait pas de grâce et d'élégance ; mais rien ne saurait remplacer, à mon avis, les formes sveltes des chapeaux de nos compatriotes, quand elles veulent bien consentir à ne pas les mettre sur l'oreille ou sur les yeux.

L'allée du Prado, destinée aux voitures, peut être considérée comme un panorama ou une exposition de toutes sortes d'antiquités. C'est là qu'on voit passer des carrosses absolument semblables à ceux du tems de Philippe V ou de ses premiers successeurs. La grandesse d'Espagne, qui les occupe ordinairement, représente à merveille, par la gravité de son maintien et la bizarrerie de son costume, ces froids personnages de cour qui ne s'écartent jamais de l'étiquette, même pour boire, manger ou dormir. Des regards dédaigneux partent du fond de ces chars antiques, qui passent et repassent lentement comme des ombres du règne de Charles-Quint, devant la génération nouvelle. J'ai perdu quelquefois des heures entières à contempler cette lugubre fantasmagorie, et il me semblait lire une page de quelque vieille histoire de Solis ou de Mariana.

Si vous entrez dans les appartemens de ces grands désœuvrés, la magnificence de leur ameublement contraste d'une manière frappante avec la misère publique. Ici la duchesse de \*\*\* couche sur des matelas doublés de satin bleu de ciel, dans une alcove fermée par des rideaux de pourpre ; ailleurs, la comtesse \*\*\* rafraîchit ses charmes octogénaires dans une salle de bains, construite en forme de grotte, et habitée par de petits faunes et de charmans satyres en marbre blanc. Un négroillon de Cuba, eunuque de ce triste sérail, présente le savon parfumé à la sultane du logis.

(EXTRAIT DES *Archives Littéraires*.)





## MÉLANGES.

—Plusieurs publications importantes occupent actuellement le monde. Au premier rang il faut placer les *Études et les Discours historiques* de M. de Chateaubriand. En passant en revue les phases principales de la société humaine depuis *Jésus Christ* jusqu'à nos jours, le grand écrivain domine les hommes et les choses pour ne s'attacher qu'aux vérités. Non moins habile à peindre les mœurs qu'à retracer les époques, M. de Chateaubriand a rendu ce grave ouvrage, où son génie brille d'un nouvel éclat, une lecture aussi attachante qu'instructive.

—*L'Histoire de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration*, par M. Fayot, est aussi dans toutes les mains; elle résume avec talent les meilleurs ouvrages écrits sur ces époques. Le passage suivant, piquant par sa nature pour nos lecteurs, donnera en outre une idée de la manière nette et précise de l'auteur.

« *Mœurs et Costumes des femmes sous le Directoire.* — La licence des vêtemens suivait la désolation inouïe des mœurs. Ainsi les plus jeunes filles se montraient, en quelque sorte, nues dans nos promenades, et empruntaient aux républiques anciennes des costumes qui les privaient de tous leurs charmes, puisqu'ils privaient leur vie de mystère; elles abdiquaient tout de la société monarchique, et ce qu'elles possèdent la monarchie le leur a donné. Le souvenir des victimes se célébrait par des fêtes; car il fallait, selon le langage du tems, que la société renaquit dans la joie. On se précipitait au-devant de tout ce qui pouvait animer l'existence, l'agiter, l'étourdir, et nous sortir d'un cercle de ruines et d'affreux souvenirs par des impressions de bonheur encore plus vives. La société ressemblait à un vaste tumulte; rien n'y était réglé, assis, et le premier besoin qu'on y éprouvait était celui de la dissipation et des fêtes.

» Corinthe est le modèle de la société qui renaît; on ne songe pas qu'elle n'eut que des courtisanes; on songe seulement qu'elle possédait le génie du plaisir. Ainsi sa toilette libre et séduisante est reproduite. Les jeunes Françaises qui voudraient ne pas plus se cacher que des statues grecques, perdent un moment ce charme de la pudeur qui est tout leur empire dans la vieille société. »



— Vient ensuite un joli petit volume, ornement indispensable d'un salon à la mode : c'est la confidence, le gage d'amitié d'une grande dame non moins remarquable par sa beauté que par ses talens ! La belle comtesse n'a vraiment pas montré grande confiance en ses amies ; elle ne leur parle que des *Douze premières années de sa vie*, et elle a passé avec tant d'innocence cet âge d'innocence, que les plus indiscretes doivent être bien punies de leur curiosité quand elles ont lu jusqu'au bout cette confession d'ange. Hâtons-nous d'atténuer cette critique en reconnaissant que la pureté et la facilité du style rachètent, autant que possible, la nullité du sujet.

— M. Paganini vient d'adresser une lettre au directeur de la *Revue Musicale*, pour démentir toutes les absurdités accréditées sur son compte. Il résulte des preuves données et des témoignages cités par le célèbre violoniste, qu'il n'a tué ni maîtresses ni rivaux ; qu'il n'a pas même mangé d'enfans. C'est un grand désappointement, mais il faut se résigner à ne voir dans M. Paganini qu'un homme qui a vécu tout aussi chrétiennement que le plus honnête crin-crin de village, et qui ne laissera après lui d'autres souvenirs extraordinaires que celui de son talent.

---

### Annonces.

BIOGRAPHIE DES MINISTRES DE S. M. LOUIS-PHILIPPE 1<sup>er</sup>, Roi des Français, ou Galerie des hommes d'état de la révolution de 1830, qui se sont succédé au pouvoir jusqu'à ce jour.

Contenant des notices détaillées sur les principaux personnages de la haute administration, tant civile que militaire. Par une société de biographes patriotes.  
2 volumes in-8°.

A Paris, chez Babeuf, imprimeur éditeur, rue de la Harpe, n° 11 ; chez Hocquart, quai des Augustins, n° 21 ; et chez Dondey-Dupré, rue de Richelieu, n° 47 bis.

---

*A ce Numéro est jointe la planche 803.*

---

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

*Prix de la Souscription*, pour un trimestre : Paris, 9 fr. — Départemens, 9 fr. 50. — Étranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens* n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

---

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.